

Portrait de l'écrivain en devenir. Henry Bauchau, héritier de la Sibylle

Chemin sous la neige. L'Enfant rieur, Vol. 2 de Henry Bauchau, Actes Sud, 230 p.

Henry Bauchau. Sous l'Éclat de la Sibylle de Myriam Watthee-Delmotte, Actes Sud, 240 p.

Olivier Ammour-Mayeur

Number 245, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ammour-Mayeur, O. (2013). Review of [Portrait de l'écrivain en devenir. Henry Bauchau, héritier de la Sibylle / *Chemin sous la neige. L'Enfant rieur, Vol. 2* de Henry Bauchau, Actes Sud, 230 p. / *Henry Bauchau. Sous l'Éclat de la Sibylle* de Myriam Watthee-Delmotte, Actes Sud, 240 p.] *Spirale*, (245), 69–71.

Portrait de l'écrivain en devenir.

Henry Bauchau, héritier de la Sibylle

PAR OLIVIER AMMOUR-MAYEUR

CHEMIN SOUS LA NEIGE. L'ENFANT RIEUR, VOL. 2

de Henry Bauchau

Actes Sud, 230 p.

HENRY BAUCHAU. SOUS L'ÉCLAT DE LA SIBYLLE

de Myriam Watthee-Delmotte

Actes Sud, 240 p.

Henry Bauchau allait fêter ses 100 ans le 22 janvier 2013, jour choisi, en toute logique, pour le lancement des festivités de son centenaire. Comme nombre de ses personnages (notamment Œdipe et Antigone), il s'est cependant éteint le 21 septembre 2012, au seuil des événements qui allaient consacrer sa stature de figure incontournable du monde des lettres francophones de la seconde moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e.

À son habitude, Henry Bauchau se sera donc éclipsé discrètement, certainement incrédule à l'idée de l'hommage qu'on allait lui rendre en France, en Belgique, et ailleurs. Peut-être, aussi, s'est-il éteint soulagé, constatant que cette reconnaissance, certes tardive dans sa vie « *acharnée à écrire* », mais réelle, existait bien, et qu'il pouvait donc se retirer l'esprit tranquille. La postérité s'occuperait du reste.

Les deux publications, sorties de façon concomitante au centenaire de l'auteur, viennent éclairer d'un jour nouveau toute une partie de la vie de l'écrivain, que la douleur d'une mécompréhension de la part de ses contemporains l'avait retenu d'aborder, au moins jusqu'à la parution du *Boulevard périphérique* (Actes Sud, 2008, Prix du Livre Inter), ouvrage cependant présenté sous le générique *roman*. C'est donc à la toute fin de sa vie que l'écrivain décidera de s'atteler

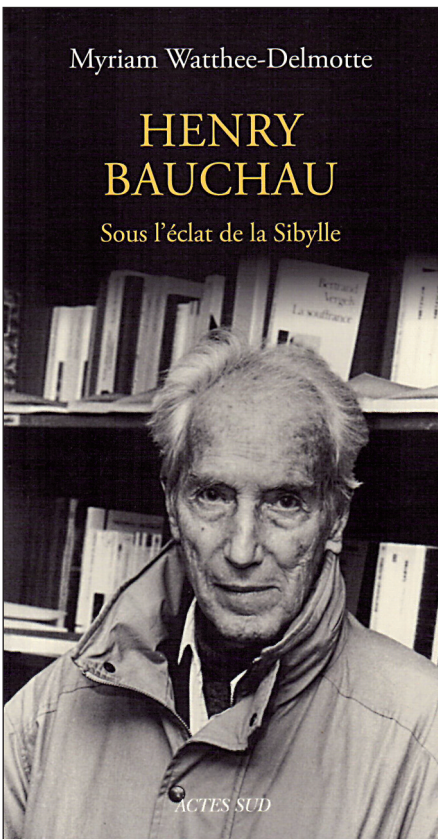
à la tâche d'éclairer, de façon plus formellement lisible d'un point de vue autobiographique, certaines périodes de sa vie et plus particulièrement celle de la Seconde Guerre mondiale, principale source des incompréhensions subies par Henry Bauchau, non encore écrivain.

Le deuxième volume de son diptyque *L'enfant rieur* (Actes Sud, 2011), titré *Chemin sous la neige*, reprend la suite des événements narrés dans le premier tome et s'attarde plus particulièrement sur ces années laborieuses (1940-1955) de la vie de l'auteur (il aurait d'ailleurs pu employer le titre d'un autre de ses ouvrages à leur sujet : *Les années difficiles*, journal d'écriture des années 1972-1983, et publié en 2009 chez le même éditeur).

Retraçant son parcours de vie — du point de vue de l'écrivain qu'il est finalement parvenu à devenir à 45 ans —, à un âge où certains faits n'ont plus à rester secrets, l'auteur en profite pour donner davantage de détails sur ses relations affectives tumultueuses (marié à une femme qu'il n'aime pas, il passe plusieurs années à brûler de passion pour une autre, qui ne pourra l'épouser que quelque



quinze ans après leur première rencontre), mais aussi sur les fameux camps du SVTW (Service des Volontaires du Travail pour la



Wallonie), dont les buts ont été mal interprétés à la fin du conflit mondial. Sans oublier la chape tombée, à la même période, sur toute la période effectuée par lui dans la résistance. Il est d'ailleurs flagrant que le ton de cet ouvrage se trouve, de même, marqué par l'urgence de « finir de dire ». On ne retrouve pas dans ces pages la prose à laquelle Bauchau avait habitué ses lecteurs ; les phrases sont plus courtes, plus précipitées dans un certain sens. Ce qui lui permet, dans le même temps, de modéliser par l'écriture le passage de sa vie « active » de « décideur », comme il l'appelle lui-même, à sa vie, libérée et libératrice, sous certains aspects, d'écrivain. Ce n'est pas pour rien si le dernier chapitre s'achève sur la lecture, par la femme qu'il a toujours aimée et devenue depuis peu sa compagne officielle, des deux chapitres centraux de sa première pièce de théâtre *Gengis Khan*, publiée en 1960.

D'un autre côté, l'essai, publié chez l'éditeur en titre de Bauchau par Myriam Watthee-Delmotte (Maître de recherches au FNRS et professeur à l'Université catholique de Louvain-la-Neuve), première spécialiste de l'œuvre de l'écrivain,

en parallèle au récit posthume de l'auteur, permet de retraverser la vie et l'œuvre de l'écrivain à nouveaux frais. Grâce à la distance du regard critique et à la finesse des analyses proposées, Myriam Watthee-Delmotte permet au lecteur de prendre conscience que la distinction opérée par Henry Bauchau entre les deux périodes de sa vie, aussi utile qu'elle soit sous certains aspects, s'avère en réalité moins tranchée qu'il n'y paraît.

En effet, l'auteur de *Henry Bauchau. Sous l'éclat de la Sibylle* est aussi directrice du Fonds Henry-Bauchau, légué par l'écrivain depuis le début des années 2000 à l'Université de Louvain-la-Neuve. Elle a donc eu accès à tout un ensemble de textes inédits, ou de textes de jeunesse reniés depuis par leur auteur (on apprend notamment que la plupart avaient d'ailleurs été publiés sous pseudonyme), qui lui permettent, dans les premiers chapitres de son essai, de rappeler que c'est dès avant les années de guerre que Bauchau s'essaya à l'écriture.

Revenant, par exemple, sur la publication d'un premier récit — *Temps du rêve*, à l'époque catalogué « pour l'enfance » —, ce dès 1936, sous le pseudonyme de Jean Remoire, Myriam Watthee-Delmotte signale ainsi que : « [p]lusieurs raisons peuvent motiver sa décision de recourir à une autre signature [que celle utilisée dans les revues d'obédience catholique pour lesquelles il écrit des articles à caractère politique] : la peur de contrevenir aux valeurs de sa famille qui considère la littérature comme un amusement pour fillettes, et d'entacher par le ridicule d'un penchant littéraire, qui plus est dans un genre mineur, la carrière d'homme politique qui s'ouvre à lui, ou le caractère autobiographique des faits relatés qui pourrait gêner certains de ses parents. À ces raisons de surface s'ajoute un motif plus profond, corroboré par le fait que le pseudonyme servira au-delà de ce seul récit : se donner un nom de plume, c'est se donner une autonomie de naissance en dehors du milieu d'origine, même si le prénom "Jean" renvoie inévitablement à l'aura enviée du frère aîné ». Et, pourtant : « [t]ant le jeune idéologue que l'homme

de lettres dans la maturité les dénigrent [ces premiers textes] : ils n'entrent dans le schéma de l'autoreprésentation ni de l'un ni de l'autre ». *Temps du rêve*, réédité en 2011 par Actes Sud, dans la petite collection « Un endroit où aller », s'avère un récit déjà très abouti et qui ne démérite guère face aux œuvres plus amples et plus tardives de l'écrivain. Il n'est d'ailleurs plus considéré comme relevant des récits « pour enfants ».

L'un des intérêts majeurs de l'essai de Myriam Watthee-Delmotte est sans aucun doute que, sans jamais se départir du travail de l'érudition — qui arpente avec adresse les moindres plis de l'œuvre étudiée —, ni jamais simplifier la complexité du parcours d'une vie, ce texte parvient à donner à l'ensemble la vivacité et la plasticité stylistique d'un récit quasi fictionnel.

C'est sans doute parce que, dès les prémises de son travail, l'essayiste a considéré que la seule façon qu'elle avait de parvenir à faire ce travail d'enquête sur l'écrivain, était d'en passer par la figure, emblématique pour l'auteur lui-même, de la Sibylle. Celle qui profère ses oracles du fond des voûtes brumeuses de sa caverne ; et qui, sous les traits de la psychanalyste Blanche Reverchon-Jouve, a ouvert le chemin de l'écriture à l'homme blessé qu'était Henry Bauchau dans les années 1940-1950.

Sous les auspices de la pythie grecque, l'essayiste reprend donc le parcours de l'écrivain pour nous en brosser non une biographie au sens strict du terme, mais bien plutôt un « portrait littéraire », nourri aux ouvrages mêmes de l'auteur. Et c'est depuis ce parcours que Myriam Watthee-Delmotte peut faire prononcer les mots suivants à sa compagne d'écriture : « Sais-tu bien où tu es, Henry ? / Tu marches entre les mondes, éternel déraciné. Ta place est le lieu de l'arrachement. / "Instant, instincts, intermittences", dis-tu. / Oui, c'est bien ce que tu es : un homme de l'interligne, de l'intervalle. / Dans l'amour des sommets et le pressentiment des gouffres, tu avances dans l'équilibre instable des perpétuels éboulis de ta vie. / Nostalgique de la liberté douce. Celle qui n'existe pas ».

En d'autres termes, l'essayiste nous fait comprendre qu'il ne faut pas tomber dans le piège, aussi fascinant qu'il soit,

du récit « autobiographique » en le prenant pour argent comptant. Si, *a priori*, cela peut sembler être une lapalissade, il n'en est en fait rien. Le sous-texte de ce message étant celui-ci, ainsi que le déclare la Sibylle dans l'envoi final de l'essai : « *Chez toi, on ne sait plus départager le vécu et la fiction. Toi-même, tu ne sais plus où commence et finit celui que tu*

appelles "mon personnage". Qu'est-ce qui est vrai Henry? Qu'est-ce qui est fumée depuis le grand brasier de l'incendie de Louvain? / Rassure-toi : ça n'a pas vraiment d'importance. "Les chants des hommes sont plus beaux qu'eux-mêmes. Plus lourds d'espoir. Plus tristes. Plus durables" disait Nazim Hikmet. Tes chants à toi nous ravissent et nous arment

contre les grands et les petits malheurs du monde et c'est là ce qui compte. »

Le parcours proposé par Myriam Watthee-Delmotte rappelle au lecteur, à travers tous les redéploiements de l'œuvre qu'il lui offre, que ce n'est jamais que cela dont il s'agit dans une écriture qui marque son siècle. ┘

À l'assaut des ventriloques



PAR DANNY PLOURDE

LES PANTINS DE LA DESTRUCTION

de Paul Chamberland

Éditions Poètes de Brousse, « Essai libre », 109 p.

Avec son nouvel essai intitulé *Les Pantins de la destruction*, publié à la fin de l'été 2012, au terme de la crise étudiante québécoise, Paul Chamberland tire un coup de semonce alarmant en inscrivant son ouvrage dans la même lignée que *En nouvelle barbarie* (1999) et son empathique *Politique de la douleur* (2004). Même esprit philanthropique, même inquiétude quant à « l'à-venir » plus qu'incertain de l'humanité. Voilà un court et dense essai marqué par l'actualité et livré à un moment où plusieurs commentateurs, chroniqueurs et autres « *médiocrates* » québécois ne lésinent pas pour attribuer aux principaux artisans du Printemps québécois les sobriquets les plus déshumanisants. Malgré l'insoutenable fatalisme qu'elle évoque par sa morale du malheur, la question fondamentale de l'essai s'impose : par quels moyens l'être humain peut-il éviter sa disparition? En se défaisant de ses chaînes. En allant vers l'autre. Aller vers l'autre en laissant libre cours à la pulsion d'*Éros* afin de limiter les conséquences désastreuses qu'entraîne cette autre pulsion, *Thanatos*. Suffirait-il, en fin de compte, de faire appel à la simple bonté pour régler le sort de l'humanité? Chamberland n'est pas naïf, la tâche est colossale, il le sait, il le redoute ; les paris

sont ouverts... Et puis, nonobstant une quatrième de couverture qui présente en grande pompe la crise étudiante comme « toile de fond » du livre ainsi qu'un premier chapitre, effectivement bien ancré dans l'événement, Chamberland évite de réduire la portée de ses questions à un simple lectorat (conquis d'avance) de carrés rouges et rappelle que, devant le « Désastre », l'homme n'a que des semblables autour de lui.

En rappel du titre de son essai, Chamberland reprend un court essai de Heinrich von Kleist (*Sur le théâtre de marionnettes*) pour décrire l'avantage du « pantin » sur les autres danseurs. Selon le « machiniste », le pantin ne fait pas de « manières », il se laisse contrôler de l'intérieur et ne se soumet qu'à la seule loi de la pesanteur. Par analogie, les dirigeants « machinistes », dont la cagnotte électorale est entretenue par le lobby des oligarques, jurent agir au nom de la majorité silencieuse qui, pour reprendre les mots de Kleist, ne fait

Paul Chamberland

LES PANTINS DE LA DESTRUCTION

ESSAI LIBRE

« jamais de manières », puisqu'elle se tait. Chamberland ajoute que ces pantins ne se soumettent qu'à la seule loi de l'économie. La métaphore du pantin, dans ce cas-ci,